

# UN KNÉZAT ROUMAIN DES X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> SIÈCLES À SLON-PRAHOVA

(Étude préliminaire)

MARIA COMȘA

Certaines de nos précédentes études ont déjà traité de la présence dans le territoire du village actuel de Slon (commune Cerașu du département de Prahova) de deux, voire trois citadelles de l'époque féodale du début. Elles constituaient un système de fortifications le long de l'une des routes importantes qui liaient jadis la Valachie à la Transylvanie<sup>1</sup>.

Les deux premières étaient situées l'une sur une butte qui se dresse au nord-ouest du village et que les habitants des lieux appellent « La Ciugă » (citadelle n° I) et l'autre dans le voisinage d'un pic que l'on nomme « Virful lui Crai » (citadelle n° II). Quant à la troisième, il semble qu'elle devait être bâtie au lieu-dit « Plaiul Cetății », à un endroit délimité par un cours d'eau au nom éloquent de « Piriul Cetății » (le Ruisseau de la Citadelle), à proximité du col « Pasul Boncuța » (citadelle n° III<sup>†</sup>).

De ces vestiges, ceux de la butte « La Ciugă » ont fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles méthodiques (1960, 1961 et 1972—1977), qui ont apporté quantité de précisions inédites. C'est ainsi qu'on a été amené à conclure que les ruines de cette butte ne sont pas les restes d'une seule citadelle de pierre et de briques, comme on le pensait au début<sup>2</sup>. En réalité, il s'agit de deux citadelles superposées, alors que les murs en pierre locale ou en pierre de taille et en briques réutilisées, au mortier de terre, appartenaient à des édifices ultérieurs aux deux citadelles notées I A et I B (fig. 1 et 4).

Les fortifications respectives occupaient le sommet de la butte. À l'origine, celui-ci se présentait comme un plateau accidenté, avec des affleurissements rocheux et des cuvettes glaiseuses, le tout revêtu de touffes d'herbe, des arbustes et d'arbres rabourgis<sup>3</sup>. Pour bâtir, il a fallu d'abord niveler, écarter les grosses pierres et mettre le feu à la végétation de l'endroit, dont les restes carbonisés ont été dégagés par les fouilles sous le mur d'enceinte des deux citadelles — dans certains cas, par exemple la tranchée XXV, les travaux amènent au jour des troncs entiers de petits arbres calcinés.

Ce n'est qu'après avoir fait place nette qu'on a pu commencer la construction de la citadelle I A. Celle-ci couvrait environ un tiers du plateau de la butte, avec devant elle les deux autres tiers de terrain découvert et la pente située au midi, la seule accessible. En effet, les autres versants de la colline, c'est-à-dire le versant oriental et occidental, de même que — et surtout — celui septentrional étaient d'accès difficile, notamment dans le proche voisinage de la forteresse.

De forme étirée, trapézoïdale, épousant en quelque sorte la forme du terrain, la citadelle I A arrondissait ses angles au sud-est et au sud-ouest, chacun flanqué d'une tour demi-circulaire. Sa muraille septentrionale se prolongeait à l'est (probablement à l'ouest aussi, bien que les fouilles ne l'eussent point saisie de ce côté-là) faisant fonction de contreforts. Retenons que l'enceinte ne dispose pas de fondations : tout au plus si elle s'enfonce dans la terre jusqu'à une vingtaine de centimètres là où le sol, devenu argileux, le permet. Cette muraille, construite généralement avec des briques de dimensions diverses, mesure 2,60 m de large ; son appareil est lié à l'aide d'un mortier qui comporte un mélange de briques pilées, dont les unes résuites en poudre. Entre les briques, le mortier s'étalait dans une couche inégale, épaisse de 0,5 jusqu'à 2 centimètres. Par endroits, là où le sol se

<sup>1</sup> Maria Comșa, *Die Forschungen von Slon und ihre Bedeutung für das Studium der Entwicklung der Feudalbeziehungen südlich der Karpathen*, dans *Stedlung, Burg und Stadt*, Deutsche Akademie der Wissenschaft zu Berlin, Schriften der Sektion für Vor- und Frühgeschichte, 25, Berlin, 1969, p. 237 ; idem, *StMat-Ploiești*, 2, 1969, p. 28. Les études précitées s'accompagnent de la carte avec l'emplacement des citadelles de Slon.

<sup>2</sup> Idem, *Die Forschungen von Slon*, p. 232 et suiv. ; *StMat-Ploiești*, 2, 1969, p. 21 et suiv.

<sup>3</sup> Les analyses sporo-polliniques effectuées par Marin Cîrciumaru sur notre prière montrent qu'à la limite inférieure de l'horizon archéologique, qui coïncide avec la limite inférieure de l'habitat féodal (à un profondeur de 0,20—0,25 m), le hêtre manifeste une diminution subtile, due au défrichement réalisé au moment où l'endroit devint habité.

creusait, l'enceinte était munie de contreforts. Une porte percée presque à mi-longueur du mur méridional ouvrait sur le plateau et la pente d'accès.

La citadelle n° I A de Slon (« La Ciugă ») offre une série d'analogies avec une construction khazare, mais bâtie avec le concours des Byzantins, de Sarkel sur le Don inférieur<sup>4</sup>. Toutefois, on ne saurait ignorer non plus les différences essentielles qui existent entre les deux bâtiments. Si les deux citadelles sont de briques et avec des murs sans fondations<sup>5</sup>, leurs appareils sont différents et nous examinerons ces différences en ce qui suit.

Par exemple, à Sarkel, le mur de l'enceinte est fait dans sa majeure partie de briques carrées (24 × 24 cm), avec la section de sa face plane toujours rectangulaire. À part ces briques, on constate aussi la présence de celles dites demi-mesure (24 × 12 cm) ou encore, mais moins fréquemment, des briques d'une mesure et demi (36 × 24 cm) ainsi que des exemplaires rectangulaires, mi-taille par rapport aux dernières<sup>6</sup>.

Les choses se présentent autrement à la citadelle de Slon (n° I A, « La Ciugă »), dont l'appareil est aussi varié que les briques mêmes (carrées, rectangulaires presque carrées, rectangulaires normales, rectangulaires oblongues, etc.). On remarque la même grande variété en ce qui concerne leur profil : alors que les unes ont les faces planes, les autres montrent des bords surélevés. Contrairement aux briques de Sarkel, dont la surface est simplement nivelée, celles de Slon sont lissées avec soin, surtout du côté orné.

Selon P. A. Rappaport qui a étudié la fortification de Sarkel, cette dernière représente un exemplaire unique dans la zone du Don inférieur. Elle trouve des analogies avec celles de la région caucasienne, notamment de l'Azerbaïdjan. Il semble, suivant le même auteur, que c'est toujours l'Azerbaïdjan qui aura servi d'intermédiaire à l'introduction à Sarkel de quelques éléments propres à l'architecture sassanide de l'Iran — éléments qui se font remarquer dans l'ensemble de cette forteresse. Enfin, toujours selon P. A. Rappaport, ceci expliquerait les analogies de la forteresse de Sarkel avec quelques monuments contemporains de l'Iran, le palais de Chosroès à Ctésiphon en tout premier lieu<sup>7</sup>.

Or, à la différence de Sarkel — dont le système de construction trahit un mélange d'influences caucasiennes, trancaucasiennes et sassanides iraniennes —, la citadelle de Slon (n° I A) offre les caractères d'une technique byzantine, par exemple dans la composition spécifique du mortier (avec de la brique pilée ou réduite en poudre) et l'épaisseur de sa couche entre les briques<sup>8</sup>. Une autre différence par rapport à la forteresse du Don réside dans le fait que l'enceinte de la citadelle de Slon semble avoir été dotée à l'extérieur d'un parement en pierres (calcaires) de taille, parement qui revêtait tout au moins ses soubassements. On constate certaine ressemblance de forme entre la porte de Sarkel<sup>9</sup> et celle de Slon, cette dernière en pierre de taille était flanquée à l'intérieur comme à l'extérieur de tours à la base rectangulaire (dont il n'en reste qu'une partie). Quant aux murs, les fouilles n'en ont saisi que le négatif (fig. 1).

Adossée à l'enceinte, à l'intérieur était ménagée une pièce rectangulaire (fig. 1). C'était un bâtiment de briques usant du même mortier caractéristique, avec un mur large de 1,20 m. Il devait être réservé à l'usage des préposés à la garde de la citadelle. Les ruines d'un autre bâtiment de briques (où l'on retrouve toujours ce mortier comportant des briques pilées ou réduites en poudre) lui font vis-à-vis, dressées sur une hauteur, à l'intérieur de la citadelle, dans son angle sud-ouest (fig. 1). Ce sont sans doute les vestiges d'un poste d'observation dominant au loin les alentours, jusque dans les vallées des ruisseaux Drăjnuța et Telejenel.

Le mur de la porte présente ce trait caractéristique unique, car on ne le retrouve ni dans l'enceinte, ni dans le cas du poste d'observation susmentionné, à savoir qu'il se dresse sur un lit de mortier. Il se compose de chaux hydraulique versée sur place à chaud et dans laquelle on a fait tomber des galets ou des blocs de pierre locale et des fragments de briques.

Compte tenu des éléments communs (plan de la porte, appareil de construction, etc.) relevés entre l'enceinte de la citadelle de Slon « La Ciugă » (n° I A) et la forteresse de Sarkel, ainsi que du fait que cette dernière a été bâtie par les Byzantins vers 833 ou 834, sous le règne de l'empereur Théophile (829—842)<sup>10</sup>, il est à présumer que la fortification de Slon remonte elle aussi à cette époque. Autrement dit, notre citadelle est à dater du milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Pareille datation semble confirmée par une pointe de lance et quelques fragments céramiques susceptibles d'être également datés du IX<sup>e</sup> siècle et trouvés dans les décombres de l'enceinte. Retenons, par exemple, entre

<sup>4</sup> M. I. Artamanov, SA, 6, 1940, p. 147; idem, SA, 16, 1952, p. 42—76; idem, MIA, Moscou-Leningrad, 62, 1958, p. 23—27; idem, ActaArchHung, 7, 1956, p. 321 et suiv.

<sup>5</sup> Idem, SA, 6, 1940, p. 152—156 : l'auteur montre qu'il était courant dans l'Empire khazar de bâtir avec des briques. D'autres part, toute une série de forteresses de pierre étaient dépourvues de fondations (Maïatsk, Tsimleansk, etc.).

<sup>6</sup> P. A. Rappaport, MIA, 75, Moscou-Leningrad, 1959, p. 14.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 39.

<sup>8</sup> M. V. Artamanov, MIA, 62, p. 25.

<sup>9</sup> P. A. Rappaport, MIA, 75, p. 20, fig. 11.

<sup>10</sup> Gyula Morávcsik, Byzantinoturcica, Berlin, 1958, I, p. 82; II, p. 268—269.

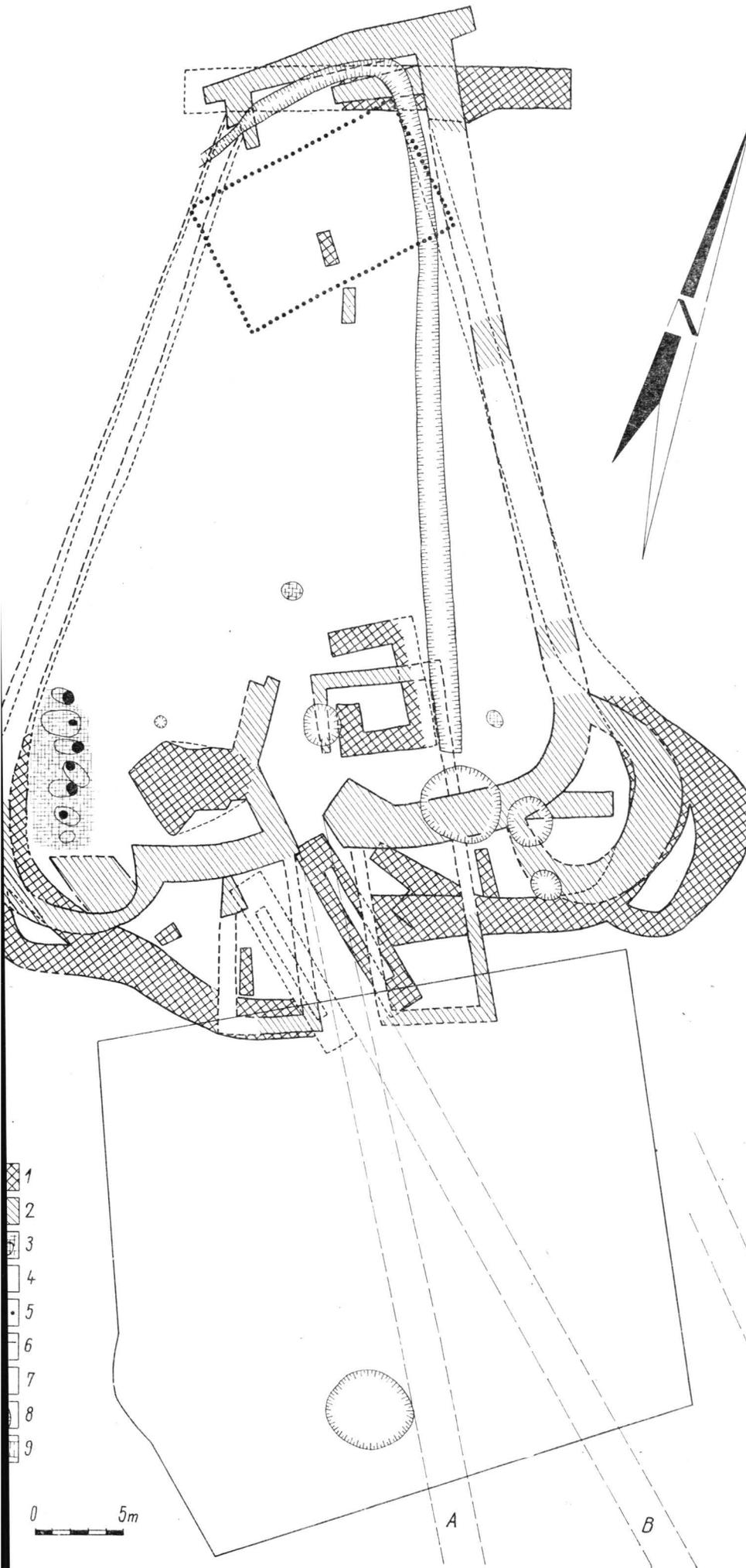


Fig. 1. Slon. La colline « La Ciugă ». Le plan des citadelles des IX<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècles ; 1 la citadelle n<sup>o</sup> I A (de briques), IX<sup>e</sup> siècle ; 2 la citadelle n<sup>o</sup> I B (de pierres), fin du IX<sup>e</sup> et commencement du X<sup>e</sup> siècle ; 3 âtres, terre brûlée ; 4 tronc des arbres brûlés de la palissade et des âtres formées autour d'eux à cause de l'incendie ; 6 les limites de l'édifice n<sup>o</sup> 1 (comme point de reper) ; 7 fosse de l'époque féodale du début ; 8 fosse moderne, tranché moderne ; A) la route accédant à la citadelle n<sup>o</sup> I B ; B) la route accédant à la citadelle n<sup>o</sup> I A ; C) la route accédant à la « résidences du knèze ».

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9

0 5m

A B C

lesdits tessons, le fragment d'un vase modelé au tour rapide. On en trouve des fragments analogues dans les agglomérations de Bucov, notamment dans la poterie confectionnée au tour rapide appartenant à la troisième étape de l'habitat des huttes de Bucov-Tioca, ou dans celle fournie par la hutte n° 1 de Bucov-Rotari. Ces agglomérations sont, elles aussi, datées vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, grâce à la stratigraphie et aux objets qu'elles ont livrés<sup>11</sup>.

Par suite d'événements encore difficiles de préciser au stade actuel de la recherche, cette première citadelle de la butte « la Ciugă » fut rasée à un certain moment de la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. À cette occasion, le matériel dont elle était bâtie (pierre de taille, briques) fut dispersé sur une superficie de plusieurs mètres, dans le but de niveler le terrain.

Une deuxième citadelle devait la remplacer (n° I B), édifiée à peu près au même emplacement (fig. 1). Contrairement à la précédente, celle-ci était en pierres (calcaires) de taille, apportées là à cette intention. Selon toutes les probabilités, la pierre calcaire nécessaire à sa construction venait soit de Măgurele (dép. de Prahova), soit d'Istrița (dép. de Buzău). Les blocs de pierre ayant servi à construire cette deuxième enceinte de Slon sont de formes et dimensions variées — les uns très gros, les autres plutôt petits. Dans la plupart des cas ils se présentent sous une forme prismatique, à la base carrée ou rectangulaire, mais il y a aussi des cubes, des parallélépipèdes, des prismes irrégulières, etc. ; parmi les blocs de petite taille, il y en a avec la section en pointe d'exclamation.

À la différence de la première citadelle de Slon, la n° I B était dotée de fondations, profondes de 0,80 m. Les blocs de pierre de ses fondations ont été rangés sur un lit de mortier (au fonds de la tranchée creusée à cette fin) comportant des galets ou des blocs de pierre locale, de qualité inférieure<sup>12</sup>. Parfois, le mortier comporte aussi des fragments de briques et des tessons céramiques. La maçonnerie des murs était fixée à l'aide du mortier typique des édifices byzantins (mélange de briques pilées).

Ses murs étaient déjà dépouillés dans leur majeure partie des blocs de pierre dont ils étaient faits à l'époque de la prospection de Cezar Bolliac au siècle dernier (en 1869 et 1870)<sup>13</sup>, ce qui explique pourquoi il ne l'a pas remarquée. Par conséquent, les murs de la citadelle sise sur la colline « La Ciugă » n'apparaissaient plus à la surface du sol dès la seconde moitié du siècle dernier, contrairement à ce qui se passait une dizaine de kilomètres au nord-ouest, où la citadelle n° II se dressait encore debout en partie. Sans doute, les habitants des lieux continuèrent au commencement de notre siècle à retirer les pierres de cette bâtisse pour leur usage personnel. Aux dommages apportés par les humains s'ajoutent ceux dus aux agents naturels : les glissements du sol ont emporté avec le temps une partie des enceintes orientale et occidentale de la citadelle n° I A de briques, autant que de la citadelle n° I B de pierre, qui se sont écroulées au pied des escarpements respectifs. On n'a pu en récupérer que quelques pierres ou briques isolées — les unes marquées d'incisions.

Néanmoins, on a pu reconstituer le plan de la citadelle de pierre, partant des éléments qui s'en sont conservés. Dans ses grandes lignes, le plan de la citadelle de pierre I B suit le tracé de l'enceinte de la citadelle de briques et de pierres I A, bien que leur emplacement ne se superpose pas absolument (fig. 1). En effet, le mur méridional de l'édifice de pierre court environ trois mètres plus loin vers l'intérieure par rapport à l'enceinte de brique. À l'est aussi l'enceinte de pierre se dresse un peu plus à l'intérieur, à cette différence près que par endroits elle superpose l'enceinte de briques (fig. 1). Le mur septentrional, en revanche, suit chez l'enceinte de pierre un tracé extérieur à l'enceinte de brique, donc à l'invers des murs méridional, oriental et occidental. Par ailleurs, ce mur septentrional, de même que dans le cas de la citadelle n° I A, se prolonge à l'est et à l'ouest épousant l'escarpement de la colline pour former une sorte de contreforts. Afin de mieux l'asseoir vu la déclivité de la pente, le mur septentrional était muni de plusieurs contreforts obliques à l'intérieur de l'enceinte, délimitant une pièce, fort probablement à l'intérieur d'une tour (fig. 1).

<sup>11</sup> Maria Comșa, *Cultura veche românească. Așezările din secolele VIII—X de la Bucov-Ploiești*, București, 1978, fig. 4 et p. 63 fig. 42/12.

<sup>12</sup> Ce même système de fondations se retrouve à Pliska et à Prélav chez la citadelle intérieure (de pierre) cf. Dafina Vasileva, *Arhitektura na pervata i vtorata bălgarska derjava*, Sofia, 1975, p. 283—296, notamment p. 293, §. 2 et p. 296, §. 3 ; p. 410, fig. 1, ainsi que p. 413, fig. 6 et 7a. Mais, à Slon, le béton dit d'argile fait défaut, car la citadelle est posée à même le rocher. La citadelle de Slon n° I B (de pierre), de même que les autres édifices similaires sont bâtis suivant la technique byzantine qui usait d'un mortier comportant des briques pilées ou réduites en poudre ; cf. à cet égard

Maria Comșa, *Dacia*, 4, 1960, p. 417. On constate que cette citadelle de Slon n'offre rien de commun avec l'appareil des autres citadelles de pierre contemporaines, de la zone nord-pontique : Maïatsk, Verhne Saltovo, Obchani, ou de la rive droite de la mer : Tsimleansk, cf. M. I. Artamanov, *SA*, 6, 1940, p. 130—165 ; D. T. Berezoletz, *K. S.*, Kiev, 1962, p. 18—22 ; S. A. Pletneva, *Ot kolchevit k gorodam (Saltovo Matafkaia kultura)*, MIA, Moscou, 142, 1967, p. 25—50.

<sup>13</sup> Cezar Bolliac, *O descoperire nouă (relativ la zidurile de la Slon din Prahova)*, *Trompeta Carpaților*, 7, n° 737, 1869 ; idem, *Arheologia. Relativ la semnele de la Slon*, *ibidem*, n° 939, 1871.

Toujours de même que la citadelle n° I A, la deuxième citadelle formait des angles du côté du nord-est et du côté du nord-ouest (si l'on juge surtout d'après les observations faites sur l'angle nord-est) ; au sud-est et au sud-ouest, ses angles s'arrondissaient. Ces deux derniers angles étaient chacun flanqué d'une tour, circulaire du côté sud-est, plutôt arrondi du côté sud-ouest, en raison de la forme du terrain. Bien qu'aménagée dans l'aile méridionale, l'entrée de la deuxième citadelle ne coïncide pas avec celle de la citadelle n° I A. Vers l'intérieur, la porte de cette deuxième citadelle (de pierre) accuse une forme particulière, imposée par la configuration du terrain. Une tour quadrilatère la flanquait vers l'est, à l'intérieur. Un plan d'enceinte du sud s'adossait au mamelon où se dressait la tour d'observation, à l'intérieur de la citadelle. Deux tours extérieures semblent avoir flanqué la porte, dont il n'en reste que des vestiges forts endommagés (fig. 1). La tour d'observation bâtie à l'intérieur de la citadelle n° I A fut remise en état pour l'usage des occupants de la citadelle n° I B. On a constaté que le mur percé par la porte de la citadelle se prolongeait du côté nord jusqu'à la jonction avec un autre mur qui montait vers la tour d'observation ; sur ce dernier mur étaient aménagées des marches en pierre, dont les fouilles n'ont rien pu cependant surprendre *in situ*.

Du côté sud, le mamelon avec la tour d'observation s'appuyait sur l'enceinte méridionale de la citadelle n° I B. D'autre part, afin d'éviter son éventuel éboulement, à l'ouest, il était soutenu — déjà du temps de la citadelle I A — par des troncs d'arbres plantés dans le sol surmontés de traverses de bois ou d'autres troncs plus minces, constituant une sorte de palissade ; leurs traces carbonisées ont été relevées sur le versant oriental dudit mamelon (fig. 1).

À l'intérieur de la citadelle, vers son angle nord-est, les fouilles ont dégagé deux autres lits de mortier avec des briques pilées, servant chacun d'assises pour un pilier de pierre. Il semble que ces piliers (l'un d'eux appartenant à la cité I A) étaient les supports du toit et de quelques parois ou portes de bois appartenant à des pièces adossées au mur d'enceinte oriental (fig. 1).

Les fouilles archéologiques effectuées en 1973 et 1974 en vue de relever le tracé exact des deux enceintes sur le côté oriental ont démontré que la deuxième enceinte (de pierre) superposait partiellement la première (de brique). C'est une preuve indéniable que l'enceinte de pierre est ultérieure à l'enceinte de brique. Suivant les observations stratigraphiques, la seconde citadelle (I B) a dû fonctionner comme telle pendant la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle et au cours des premières dizaines d'années du siècle suivant.

Compte tenu de leur emplacement, au sommet de la colline « La Ciugă », ces deux citadelles ne pouvait défendre efficacement la vallée qui s'ouvrait très large vers l'est. L'ennemi aurait pu se glisser assez facilement au pied de la colline et de là au cœur même des montagnes environnantes, anéantissant tout le système de fortification du défilé. Il fallait donc absolument bloquer l'accès de celui-ci.

En effet, un mur interdisait l'accès de la vallée. Nous avons été à même de saisir son tracé en 1977, alors que le niveau des sources et des marais de la vallée était sensiblement réduit. Ce tracé, nous avons pu le relever sur plus de 20m, à partir de la route qui passe sur le versant de la colline « La Ciugă » pour descendre dans la vallée. Dans la vallée même, les eaux des marais cachaient les éventuels vestiges de ce mur et aucune trace de se montre plus à la surface du sol sur le versant opposé. Il se peut que ce mur n'ait existé que sur la pente orientale de la butte « La Ciugă », s'étendant seulement jusqu'aux marais de la vallée. C'était un mur bâti en pierres de taille (à l'heure actuelle disparues) sur un lit de mortier contenant des galets, des briques et des blocs de grès local. À en juger d'après son appareil, le mur appartenait à la citadelle n° I B. Toutefois, les habitants de l'endroit prétendent que naguère il y avait quantité de briques par là<sup>14</sup>, ce qui laisse place à la supposition que ce mur de pierre aurait été précédé par un autre de briques, qu'il convient de rattacher à l'existence de la citadelle n° I A. Si l'on tenait compte des traces de mortier fréquemment saisies sur le versant de la colline « La Ciugă », derrière la tour qui se dressait dans l'angle sud-est de la citadelle n° I B, ce mur aurait eu pour point de départ l'enceinte même de la citadelle, à laquelle s'adossait son extrémité supérieure. De là, il descendait en direction nord-nord-est, afin d'assurer aussi la protection de la principale source d'eau des habitants de la citadelle. À une dizaine de mètres environ de l'angle nord-est de la citadelle, dans la même direction, après avoir traversé la portion du versant par où passe la route actuelle<sup>15</sup>, ce mur faisait un angle pour poursuivre en direction ouest-est vers la vallée (fig. 4/3). Le mur de la citadelle n° I A aurait bien pu avoir le même point de départ, car à cet

<sup>14</sup> Des informations précieuses sous ce rapport nous ont été fournies par l'habitant de Slon, Iosif Cursaru, âgé de soixante-dix ans en 1976, qui affirme avoir vu de ses yeux des rangées de briques et de pierres descendant la pente jusqu'en bas.

<sup>15</sup> Bon nombre des habitants plus âgés du village de Slon' venus pour visiter les fouilles, nous ont appris que naguère encore il y avait sur la route, à peu près à l'endroit où devait commencer le mur à notre avis, des restes de maçonnerie de pierre et de brique.

Toujours de même que la citadelle n° I A, la deuxième citadelle formait des angles du côté du nord-est et du côté du nord-ouest (si l'on juge surtout d'après les observations faites sur l'angle nord-est) ; au sud-est et au sud-ouest, ses angles s'arrondissaient. Ces deux derniers angles étaient chacun flanqué d'une tour, circulaire du côté sud-est, plutôt arrondi du côté sud-ouest, en raison de la forme du terrain. Bien qu'aménagée dans l'aile méridionale, l'entrée de la deuxième citadelle ne coïncide pas avec celle de la citadelle n° I A. Vers l'intérieur, la porte de cette deuxième citadelle (de pierre) accuse une forme particulière, imposée par la configuration du terrain. Une tour quadrilatère la flanquait vers l'est, à l'intérieur. Un plan d'enceinte du sud s'adossait au mamelon où se dressait la tour d'observation, à l'intérieur de la citadelle. Deux tours extérieures semblent avoir flanqué la porte, dont il n'en reste que des vestiges forts endommagés (fig. 1). La tour d'observation bâtie à l'intérieur de la citadelle n° I A fut remise en état pour l'usage des occupants de la citadelle n° I B. On a constaté que le mur percé par la porte de la citadelle se prolongeait du côté nord jusqu'à la jonction avec un autre mur qui montait vers la tour d'observation ; sur ce dernier mur étaient aménagées des marches en pierre, dont les fouilles n'ont rien pu cependant surprendre *in situ*.

Du côté sud, le mamelon avec la tour d'observation s'appuyait sur l'enceinte méridionale de la citadelle n° I B. D'autre part, afin d'éviter son éventuel éboulement, à l'ouest, il était soutenu — déjà du temps de la citadelle I A — par des troncs d'arbres plantés dans le sol surmontés de traverses de bois ou d'autres troncs plus minces, constituant une sorte de palissade ; leurs traces carbonisées ont été relevées sur le versant oriental dudit mamelon (fig. 1).

À l'intérieur de la citadelle, vers son angle nord-est, les fouilles ont dégagé deux autres lits de mortier avec des briques pilées, servant chacun d'assises pour un pilier de pierre. Il semble que ces piliers (l'un d'eux appartenant à la cité I A) étaient les supports du toit et de quelques parois ou portes de bois appartenant à des pièces adossées au mur d'enceinte oriental (fig. 1).

Les fouilles archéologiques effectuées en 1973 et 1974 en vue de relever le tracé exact des deux enceintes sur le côté oriental ont démontré que la deuxième enceinte (de pierre) superposait partiellement la première (de brique). C'est une preuve indéniable que l'enceinte de pierre est ultérieure à l'enceinte de brique. Suivant les observations stratigraphiques, la seconde citadelle (I B) a dû fonctionner comme telle pendant la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle et au cours des premières dizaines d'années du siècle suivant.

Compte tenu de leur emplacement, au sommet de la colline « La Ciugă », ces deux citadelles ne pouvait défendre efficacement la vallée qui s'ouvrait très large vers l'est. L'ennemi aurait pu se glisser assez facilement au pied de la colline et de là au cœur même des montagnes environnantes, anéantissant tout le système de fortification du défilé. Il fallait donc absolument bloquer l'accès de celui-ci.

En effet, un mur interdisait l'accès de la vallée. Nous avons été à même de saisir son tracé en 1977, alors que le niveau des sources et des marais de la vallée était sensiblement réduit. Ce tracé, nous avons pu le relever sur plus de 20m, à partir de la route qui passe sur le versant de la colline « La Ciugă » pour descendre dans la vallée. Dans la vallée même, les eaux des marais cachaient les éventuels vestiges de ce mur et aucune trace de se montre plus à la surface du sol sur le versant opposé. Il se peut que ce mur n'ait existé que sur la pente orientale de la butte « La Ciugă », s'étendant seulement jusqu'aux marais de la vallée. C'était un mur bâti en pierres de taille (à l'heure actuelle disparues) sur un lit de mortier contenant des galets, des briques et des blocs de grès local. À en juger d'après son appareil, le mur appartenait à la citadelle n° I B. Toutefois, les habitants de l'endroit prétendent que naguère il y avait quantité de briques par là<sup>14</sup>, ce qui laisse place à la supposition que ce mur de pierre aurait été précédé par un autre de briques, qu'il convient de rattacher à l'existence de la citadelle n° I A. Si l'on tenait compte des traces de mortier fréquemment saisies sur le versant de la colline « La Ciugă », derrière la tour qui se dressait dans l'angle sud-est de la citadelle n° I B, ce mur aurait eu pour point de départ l'enceinte même de la citadelle, à laquelle s'adossait son extrémité supérieure. De là, il descendait en direction nord-nord-est, afin d'assurer aussi la protection de la principale source d'eau des habitants de la citadelle. À une dizaine de mètres environ de l'angle nord-est de la citadelle, dans la même direction, après avoir traversé la portion du versant par où passe la route actuelle<sup>15</sup>, ce mur faisait un angle pour poursuivre en direction ouest-est vers la vallée (fig. 4/3). Le mur de la citadelle n° I A aurait bien pu avoir le même point de départ, car à cet

<sup>14</sup> Des informations précieuses sous ce rapport nous ont été fournies par l'habitant de Slon, Iosif Cursaru, âgé de soixante-dix ans en 1976, qui affirme avoir vu de ses yeux des rangées de briques et de pierres descendant la pente jusqu'en bas.

<sup>15</sup> Bon nombre des habitants plus âgés du village de Slon' venus pour visiter les fouilles, nous ont appris que naguère encore il y avait sur la route, à peu près à l'endroit où devait commencer le mur à notre avis, des restes de maçonnerie de pierre et de brique.

endroit justement son enceinte est superposée en partie par celle de la citadelle n° I B. Il semble d'ailleurs aussi que le reste du tracé suivi par le mur de brique coïncide avec celui du mur de pierre.

En-bas, l'accès du défilé était bloqué naturellement par les marais, dont le débit d'eau doit avoir été en ces temps reculés beaucoup plus important que de nos jours.

L'usage de bloquer les vallées afin d'assurer la protection des défilés était pratiqué dans le territoire roumain déjà à l'époque des migrations<sup>16</sup>. Rien donc que de très naturel de le retrouver pendant la haute époque féodale<sup>17</sup>. On constate l'usage d'un système du même genre à Derbent, dans le Caucase, aux abords de la Caspienne, où deux murs parallèles flanqués de tours bloquaient un défilé d'accès autrement facile. Fort probablement, dans ce dernier cas il s'agit de travaux de fortification réalisés sur l'ordre du Sassanide Khosrou I<sup>er</sup> Anoushirvan vers les années 537 de n.è., qui visait à enrayer ainsi les razzias des diverses tribus du nord de l'Empire (notamment des Khazars)<sup>18</sup>. La forteresse de Derbent était, certes, de beaucoup plus importante que les citadelles de Slon et le barrage de ses murs couvrait une distance plus grande. Il n'en reste pas moins que dans un cas comme dans l'autre l'idée est la même, à savoir, de se mettre à l'abri des invasions en interdisant l'accès des défilés.

Les tranchées creusées dans le plateau face aux citadelles I A et B en 1961 ont mis au jour des morceaux de charbons et de torchis calciné, des fragments de briques, parfois même des tessons. Au cours des fouilles des 1961, les tranchées IV et V (surtout la tranchée n° IV) livrèrent quantité de gros clous de fer et de morceaux de charbon, ce qui nous poussa à envisager la possibilité de l'existence d'un habitat du plateau. Donc, une fois explorées dans leur majeure partie les citadelles I A et I B, en 1974, nous avons repris l'investigation du plateau. Ces travaux de recherche effectués en 1974 ont abouti par la mise au jour de quelques vestiges de murs liés avec de la terre, attestant de la sorte la réalité de cet habitat. En 1976, les fouilles ont été donc axées sur l'étude de cette zone, avec pour but de préciser les dimensions et le caractère des bâtiments qu'elle comportait. Leurs résultats ont fourni un supplément d'information. Par exemple, la cassette n° 1 de la tranchée XXXI a livré les restes de trois murs liés avec de la terre, chacun d'épaisseur et d'orientation différente par rapport aux autres, ce qui suppose la présence de plusieurs constructions successives. Deux campagnes de fouilles ont démontré que ces murs liés avec de la terre se sont conservés surtout dans les cuvettes du terrain; ailleurs, ce qu'il en reste est fort endommagé et là où les murs étaient posés à même le rocher leurs traces sont presque entièrement effacées. Dans d'autres cas, des tranchées successives nous ont permis de saisir le négatif des murs dépouillés du matériel de construction qui les composait. Grâce aux recoupelements réalisés avec le concours de ces deux séries de témoignages — ruines effectives des murs et négatifs — nous avons réussi la restitution du plan de plusieurs constructions successives dont les murs étaient liés avec de la terre. Pour bâtir ces murs on s'était servi de briques entières ou fragmentaires retirées de l'enceinte de la citadelle n° I A ou bien d'une pierre locale (taillée ou non) et parfois, à ce qu'il semble, de blocs calcaires brisés en plusieurs morceaux, également retirés des murs de nos deux citadelles. Comme liant pour cette maçonnerie, on usait de l'argile abondante dans la colline « La Ciugă ».

*L'édifice n° 1* (fig. 2 et 5/1) est de très grandes dimensions mesurant 25,75 m de long sur son côté oriental, 30 m en ligne droite sur le côté occidental, 30 m sur le côté nord et 29 m au sud. Jugeant d'après le négatif conservé, le mur oriental devait être large de 1,20 m, alors que le pan de mur conservé au sud est large de 1,10 m. Sur les côtés nord et ouest, l'édifice a été grièvement endommagé par les habitants de l'endroit qui à partir du siècle dernier se sont appropriés les blocs de pierre et les briques qui les constituaient.

Si l'on s'en tient au dessin d'une excavation du sol représentant le négatif du mur occidental, tel qu'il apparaît après qu'on eût retiré le matériel dont il avait été construit, ce pan de mur était légèrement arrondi, genre abside (fig. 1). Quelques vagues vestiges dégagés par notre fouille (tranchée n° IV) semblent suggérer la présence d'un mur médian, qui aurait séparé la bâtisse en deux jusque devant l'abside (fig. 2). Un pavement a été mis au jour dans son angle nord-ouest, fait de fragments des conduits d'eau pris surtout dans la citadelle n° I A. C'est dans cette même aile de l'édifice qu'on a récupéré plusieurs fragments céramiques; il s'agit des restes d'une poterie soumise à une cuisson oxydante, ornée de lignes horizontales et ondulées, auxquels s'ajou-

<sup>16</sup> On retrouve cette sorte de fortification destinée à bloquer une vallée à Întorsura Buzăului, où la vallée principale était protégée d'un vallum dont le fossé s'ouvrait vers le sud; cf. Orban, VI, 84 et M. Roska. *Repertorium*, p. 42. La fortification de Întorsura Buzăului semble remonter vraiment à l'époque des migrations.

<sup>17</sup> À Cetățeni, un mur daté de haute époque féodale

(XIII<sup>e</sup> siècle) bloquait la vallée de la Dimbovița, l'une des principales voies d'accès de la Transylvanie, cf. Dinu Rosetti. *Materiala*, 8, 1962, p. 84—85.

<sup>18</sup> M. I. Artamanov, SA, 8, 1946, p. 129—137; idem, *Istoria Chazar*, Leningrad, 1962, p. 121 et suiv. La coutume de bloquer les vallées adjacentes au moyen d'un mur était courante en Europe centrale et occidentale.

tent les tessons d'un broc amphoroïdal, à la surface grise et lustrée, dont la base des anses s'achève par des protubérances pyramidales. Également par là on relève aussi une pointe de flèche à la lame en forme de feuille. À proximité du mur nord, furent trouvés un couteau à désoperculer, plusieurs couteaux ordinaires et une pointe de flèche avec trois arêtes.

L'édifice n° 2 (fig. 2 et fig. 5/3, 7) offre un plan légèrement trapézoïdal, avec son long côté — qui mesure en ligne droite 21 m — orienté vers l'ouest; son côté oriental mesure 13 m, alors que celui du nord est long de 22 m et celui du sud de 25,50 m. Ce que les fouilles ont pu saisir de cette construction se résume à quelques tronçons de son angle nord-est, l'angle opposé

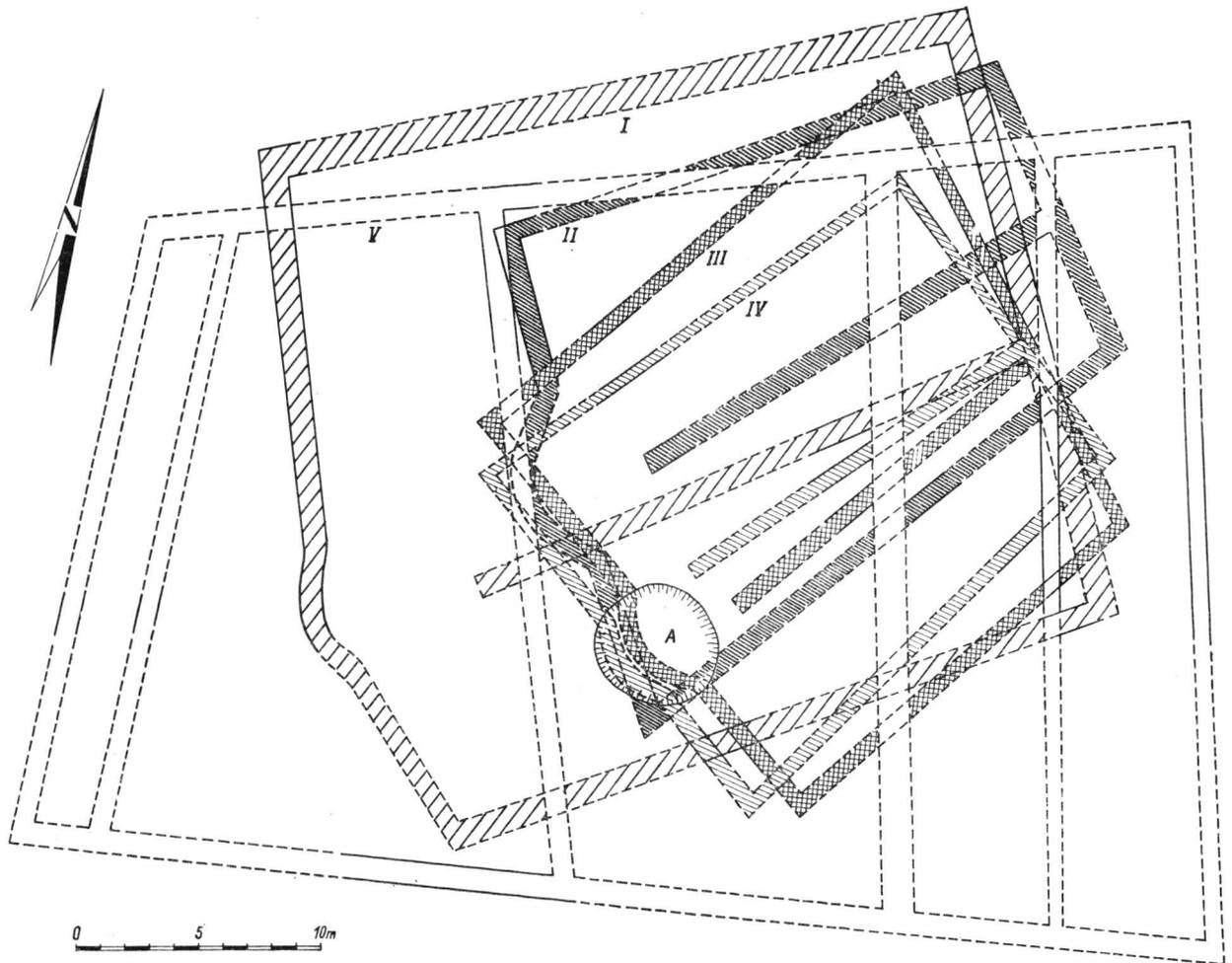


Fig. 2. Slon. La colline « La Ciugă ». Le plan des édifices de l'ensemble « résidentiel » du plateau; I édifice n° 1; II édifice n° 2; III édifice n° 3; IV édifice n° 4; V édifice n° 5; A fosse moderne.

(nord-ouest) et une petite portion du mur méridional qui mesurait en largeur 0,80 m. Quelques tronçons de mur fort endommagés mis au jour par la tranchée n° IV pourraient passer pour les témoignages éventuels d'un mur médian, divisant le bâtiment en deux parties. À ce qu'il paraît, cet édifice était lui aussi doté d'une abside occidentale et, dans ce cas-là, le mur médian devait s'arrêter devant l'abside.

L'édifice n° 3 (fig. 2 et fig. 5/1), contrairement au premier de la série que nous décrivons ici, était de dimensions plus modestes, sa superficie s'inscrivant dans le périmètre de l'édifice n° 1. De plan trapézoïdal, il mesure du nord-est 21 m de long, au sud-ouest 21 m, au nord-ouest 22 et au sud-est 18,20 m. À en juger d'après les quelques pans de mur mieux conservés, ces derniers étaient larges de 0,80 m. À l'intérieur de l'édifice, dans son aile méridionale, on a trouvé deux fragments d'un chaudron de fer, d'un type encore ignoré en Roumanie.

L'édifice n° 4 (fig. 2 et 5/3,7), bâti à peu près au même endroit que le précédent suivant un plan légèrement trapézoïdal, mesurait 14,75 m de long au nord-est, 18 m au sud-ouest, 21,30 m au nord-ouest et 20 m au sud-est. On retrouve chez ses murs la même largeur de 0,80 m déjà



Fig. 3. Slon. Le plan de l'édifice n° 6 située dans la zone septentrionale de la colline « La Ciugă ». 1 pierre locale ; 2 fragments des blocs calcaires réutilisés ; 3 briques réutilisées ; 4 terre brûlée (âtre ?) ; 5 morceaux de charbon ; 6 morceaux de charbons ; 7 fragment de conduite d'eau *in situ* ; 8 anse en fer d'un seau en bois.

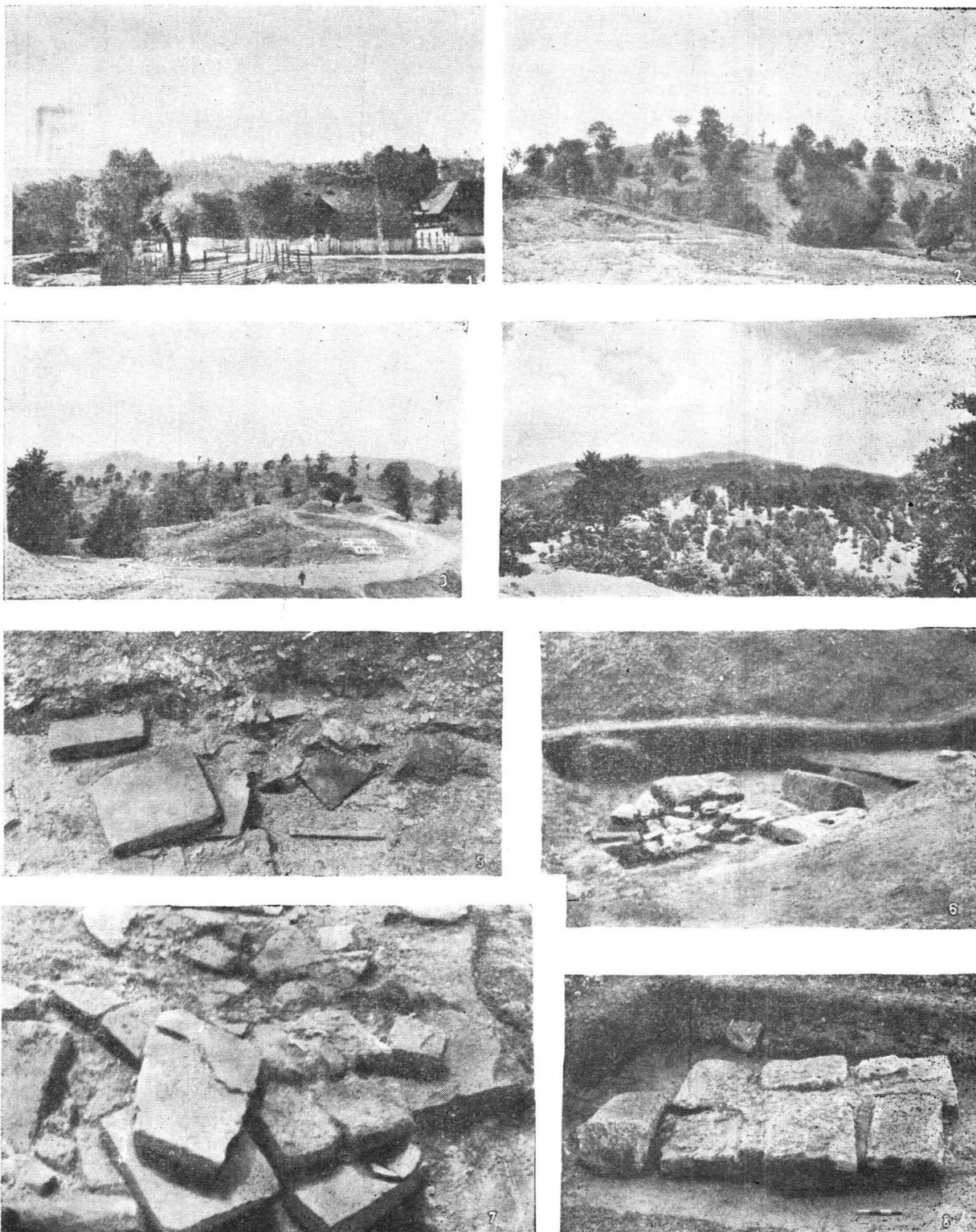


Fig. 4. Slon. La colline « La Ciugă ». 1 Vue cavalière du sud-est ; 2 vue cavalière de l'est ; 3 vue cavalière du nord avec l'emplacement où a été réperé le mur bloquant l'accès de la vallée avoisinante de l'est ; 4 vue d'ensemble de la zone du mont « Virful lui Crai » avec l'emplacement de la citadelle n° II ; 5 briques sur l'enceinte du sud de la citadelle I A (section XXVI) ; 6 restes de maçonnerie de l'enceinte du sud (à côté de la porte) de la citadelle n° I B ; 7 restes de maçonnerie de l'enceinte du sud (à côté de la porte) de la citadelle n° I B ; 8 une portion de la porte (du côté est) de la citadelle I A.

notée pour l'édifice n° 3. La pièce délimitée par les quatre murs mentionnés ci-dessus était elle aussi divisée en deux par un mur médian — toujours large de 0,80 m. Rappelons aussi que cette division au moyen d'un mur médian se retrouve dans les cas précédents. Le tracé des murs occidentaux des édifices 3 et 4 passe à travers un trou creusé par les amateurs de pierre et de matériaux de construction et, aux dires des habitants de l'endroit, jadis il y avait par là « un mur solide en blocs de pierre blanche » ; c'étaient, sans doute, des blocs de pierre de remploi, pris à l'enceinte de la citadelle I B. Si les côtés ouest des deux édifices en question traversaient en ligne droite le trou, ils auraient dû traverser aussi de murs larges d'environ 0,80 m. Or, comme il semble attesté qu'il n'y avait par là qu'un « seul mur », nous pensons que les côtés occidentaux de nos deux édifices dessinaient, de même que dans le cas de l'édifice n° 1, une légère incurvation, située à mi-longueur, donc une sorte d'abside. L'abside de l'édifice n° 3 pouvait être adossée, voire même superposée à celle de l'édifice n° 4 (fig. 2).

Dans ce cas-là, le plan des édifices nos 3 et 4 était semblable à celui de l'édifice n° 1, c'est-à-dire qu'il comportait une grande salle séparée en deux par un mur médian et dotée d'une abside dans l'aile occidentale. Il serait possible, vu leurs dimensions plus modestes, que les édifices 2, 3 et 4 aient été dépourvus d'abside, toutefois la manière dont se présente leur mur médian plaide plutôt en faveur de sa présence.

L'édifice n° 5 (fig. 2 et 5/3,7) a été localisé par les fouilles de l'année 1977. C'était un bâtiment en pierre locale (non taillée) avec quelques rares briques dans son appareil et utilisant toujours l'argile comme liant. La rareté des briques entrées dans la composition de son appareil constitue un trait distinctif par rapport aux édifices précédemment décrits qui, eux, ne se faisaient guère faute de se servir de briques de remploi. De plan trapézoïdal lui aussi, il se distingue des bâtiments précédents également sous le rapport des dimensions : côté nord, il mesurait environ 42 m, côté sud 50 m, côté ouest 26 m et côté est 35 m. Ce plan comporte une grande salle de forme à peu près rectangulaire, avec à l'est et à l'ouest une pièce étroite, elle aussi à peu près rectangulaire, ainsi qu'une autre pièce de chaque côté, un peu plus grande et de forme trapézoïdale. Malgré l'état fort endommagé de ces vestiges, les négatifs et les quelques tronçons de murs de pierre permettent d'en présumer la largeur, qui était de 0,80 et de 1,20 m (fig. 2).

L'édifice n° 6 (fig. 3 et fig. 5/4,6) est situé dans la partie septentrionale du plateau de la colline « La Ciugă », superposant les ruines des deux citadelles. Dès notre première campagne de fouilles, en 1960, nous avons dégagé là un tronçon de mur lié avec de la terre. Ce tronçon était bâti de galets avec, dans son appareil, deux blocs de pierre (locale) de taille, dont l'un incisé d'une croix gammée dans un angle<sup>19</sup>. La campagne suivante (1961) devait mettre au jour le reste des murs, très endommagés, liés avec de la terre. De même que pour les édifices du plateau, ce bâtiment était construit avec des galets, des pierres brutes locales, des briques et quelques rares fragments de blocs calcaires ou de pierre de taille locale. À en juger d'après la superficie sur laquelle se trouvent ces décombres, parfois amassés en tas, on serait enclin à penser qu'il s'agissait d'un bâtiment de forme rectangulaire à la maçonnerie liée avec de la terre, dont le long axe suivait une direction approximative nord-est — sud-ouest. Ses murs devaient être larges de 0,80 m, compte tenu du pan de mur dénudé par la tranchée n° I. Les décombres de cette maison ont livré plusieurs restes céramiques, un bout de conduite d'eau, quelques ossements de bêtes, l'anse en fer fragmentaire, tordue et à la coupe carrée, d'un seau de bois.

Du fait de n'avoir pu saisir chez ces édifices des superpositions des murs, ni des planchers de bois, leur datation est assez difficile. En ce qui concerne les cinq premiers bâtiments du plateau, ils fournissent une preuve indéniable qu'ils sont ultérieurs aux citadelles, puisqu'ils en interdisent l'accès et usent de matériels de remploi tirés de celles-ci justement. D'autre part, surtout dans le cas des édifices dotés d'une abside, l'absence des planchers nettement attestés au point de vue stratigraphique et des murs superposés constitue un handicap sérieux quand il s'agit de préciser leur ordre chronologique. Pour ce faire, il ne nous reste que l'unique moyen de l'interprétation des données historiques générales, dont le contexte défavorable devait influencer sur les dimensions

<sup>19</sup> Il convient de rectifier l'interprétation erronée que nous avons donnée à ce mur dans nos ouvrages précédents, rédigés à la suite des deux premières campagnes de fouilles. En effet, à l'époque nous l'avons considéré comme représentant un tronçon du mur occidental de la citadelle (dont nous ne connaissions alors qu'une seule phase de construction, à savoir celle de l'enceinte n° I A, cf. Maria Comșa, *Die Forschungen von Slon*, p. 22). Depuis, l'exploration méthodique des deux citadelles, en 1972–1974, nous a permis de constater

qu'une bonne partie du mur d'enceinte de la citadelle n° I A et de celui de la citadelle n° I B, à l'est et à l'ouest, s'était écroulé au fond de la vallée, à la suite de quelques éboulements du terrain intervenu à l'époque de féodalité avancée. Quant au mur lié avec de la terre dégagé dans la tranchée I, il appartenait à un édifice qu'il convient de rattacher aux constructions dans le même appareil du plateau qui s'étend devant la citadelle.

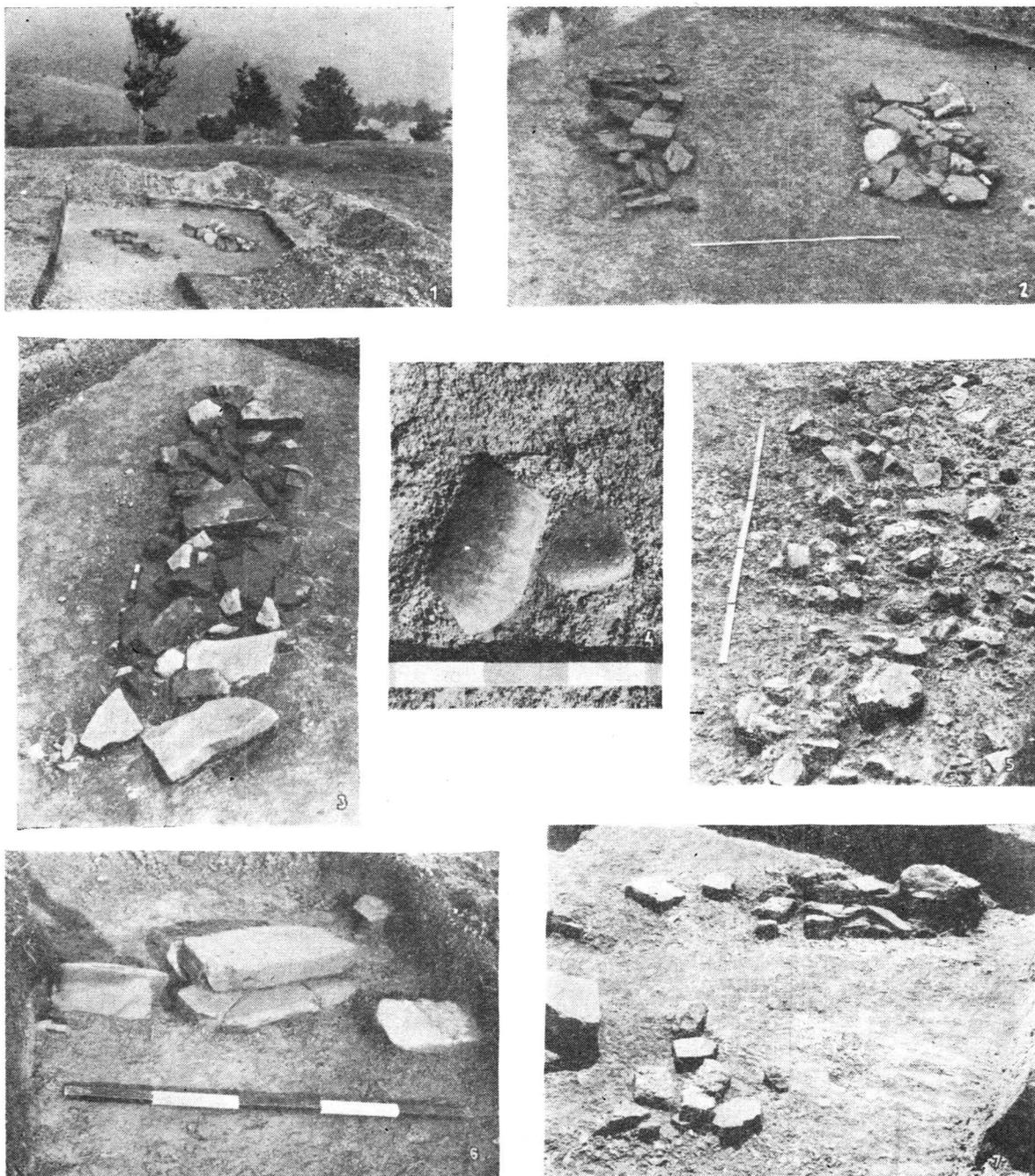


Fig. 5. Slon. La « La colline Ciugă ». Les fondations des murs liés avec de la terre appartenant aux édifices de l'ensemble « résidentiel ». 1 reste du mur sud de l'édifice n° 1 (à droite) et de l'édifice n° 3 (à gauche); 3 portion du mur médian de l'édifice n° 4; 4 fragment de conduite d'eau réutilisé dans l'édifice n° 6; 5 portion du mur médian de l'édifice n° 3; 6 portion du mur du côté sud-est de l'édifice n° 6; 7 portion du mur du côté est de l'édifice n° 4 (au fond) et du mur du côté est de l'édifice n° 2 (en face).

de plus en plus modestes des bâtiments respectifs avant d'aboutir à la complète disparition de l'ensemble qui occupait jadis la colline « La Ciugă ».

À notre avis, l'édifice n° 1, le plus important par ses dimensions doit être aussi le plus ancien en date. Une période de déclin s'installe à partir de là, dont les étapes auront été marquées successivement par les édifices n°s 2, 3, 4. Quant à leur datation absolue, nous serions enclins d'attribuer l'édifice n° 1 à la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle ; vers la fin du même siècle pourrait se situer l'édifice n° 2, suivi dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle de l'édifice n° 3 et dans la seconde moitié de ce siècle de l'édifice n° 4. Partant des données stratigraphiques, l'édifice n° 5 est postérieur au n° 4 ; nous penchons pour l'attribuer à la première moitié au XII<sup>e</sup> siècle. En revanche, l'édifice n° 6, situé dans la partie septentrionale du sommet de la butte, témoigne d'une seule phase de construction. Il serait bien possible que cet édifice ait eu une existence plus longue que ceux du plateau. Il offre des similitudes avec ces derniers (les n°s 2, 3 et 4), surtout en ce qui concerne la largeur de ses murs. Telles étant les choses, ledit ensemble est à dater de la fin du X<sup>e</sup> siècle et du commencement du siècle suivant. Peut-être que le bâtiment n° 6 remplace quelque édifice antérieur, contemporain, lui, à l'édifice n° 1 du plateau, mais sans que nous disposions de témoignages archéologiques suffisamment clairs en ce qui le concerne.

Il s'ensuit donc que nous avons affaire à cinq édifices bâtis successivement sur le plateau faisant face à la citadelle. Les quatre premiers édifices étaient datés de fondations en maçonnerie, à l'appareil composé de pierres brutes locales (parfois aussi de pierres de taille) et de briques de remploi, avec quelques rares fragments de blocs calcaires. Là où il y avait quelque déclivité du terrain ou quelque cuvette, la fondation du mur s'enfonçait plus profondément dans la terre, mais quand le sol était rocheux, pour des raisons d'économie le rocher servait de fondation. Quant au cinquième édifice, il était construit surtout en pierre locale. Tous ont livré, parfois en quantité, de gros clous de fer trouvés au pied des murs, ainsi qu'à l'intérieur des pièces, ce qui suggère un grand usage du bois, si abondant du reste dans les environs. Dans le même sens témoignent aussi les nombreux morceaux de charbon relevés eux aussi au pied des murs et à l'intérieur des édifices.

Partant de ces données, corroborées par les traits typiques de l'architecture dans cette région, il est à supposer que les façades de ces bâtiments étaient ornées de piliers de bois joliment décorés — piliers qu'on retrouvait, à notre avis, à l'intérieur aussi. Les mêmes enjolivures de bois fouillé devaient sans doute orner également les plafonds et les murs des pièces, dont le plancher devait être fait de lattes. Un socle d'argile battue devait marquer l'emplacement du ou des foyers, mais les incendies répétés en ont effacé les traces en même temps que celles du plancher. Vu la déclivité assez prononcée du terrain vers le sud et à l'est, il est probable que ces édifices aient été dotés d'une cave ou d'un abri quelconque, aménagés sous le plancher afin d'assurer sa parfaite horizontalité. L'accès de ces édifices était aménagé sur la façade méridionale, bien qu'il soit possible qu'une autre porte ouvrit à l'est ; selon toutes les probabilités, il fallait, pour y arriver, monter quelques marches, vraisemblablement de bois.

Pour ce qui est de l'édifice situé dans la partie septentrionale du sommet de la butte, sur l'ancien emplacement de la citadelle, son appareil offre, comme nous l'avons vu, les mêmes caractères que ceux du plateau (les n°s 2, 3 et 4). Là aussi le bois a dû trouver large emploi, enjolivant, à notre avis, l'intérieur comme l'extérieur du bâtiment — témoins les nombreux charbons de bois livrés par les décombres. Il était doté d'un plancher analogue aux édifices du plateau et d'un système de chauffage. Son accès devait nécessairement se faire par le sud, car des trois autres côtés il était entouré d'escarpements arides, inaccessibles aux véhicules (fig. 3).

La largeur des murs, l'abondance du charbon resté à la suite des incendies prouvent que la colline « La Ciugă » de Slon servait d'emplacement à quelques édifices imposants, dont, malheureusement, les vicissitudes des temps ont très peu ménagé, ne laissant que de rares vestiges. Ces édifices constituaient sans doute la « résidence » de quelques seigneurs féodaux, quelques knèzes qui gouvernaient aux X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles la région arrosée par les cours de la Drajnuța et du Telejnel.

En ce qui concerne la destination de ces édifices, nous pensons que les quatre premiers qui se sont succédés sur le plateau (munis d'une abside occidentale) devaient avoir un caractère officiel, public ; c'était là que devait se réunir les conseils, qu'on recevait les émissaires des diverses communautés terriennes, etc., quant au bâtiment septentrional, il servait probablement d'habitation au knèze. Enfin, pour ce qui est du dernier édifice du plateau, celui-ci pouvait bien avoir une double fonction : la grande salle centrale ayant un caractère public (ayant peut-être aussi abside sur la côté du nord), alors que les pièces adjacentes étaient de destination privée.

Nous supposons que les édifices de la colline « La Ciugă » étaient protégés de toutes parts, mais que ces fortifications de bois ne se sont point conservées. Il se peut qu'à leur époque la tour d'observation bâtie au IX<sup>e</sup> siècle dans l'enceinte de la citadelle n° I A trouvât encore

emploi. Comme il est également possible que le système destiné à assurer la protection de la vallée orientale par le barrage de son accès ait été encore en usage, même après la destruction des deux citadelles. Malgré l'absence des preuves concrètes en ce sens, il nous semble évident que le défilé ne pouvait être laissé sans défense. Telles étant les choses, l'hypothèse logique serait qu'après le démantèlement du mur de pierre qui avait remplacé celui de briques, des fortifications de bois (dont il n'en reste plus de traces) aient été mises en place.

Dès les deux premières campagnes, les fouilles ont relevé sur le plateau le tracé des routes menant aux citadelles. En 1961, nous avons réperé deux routes, pavées d'éclats de rocher. Au cours des dernières campagnes, une troisième route a été mise au jour ; de tracé différent, elles se prolongeaient sur le versant accessible du midi. Au bord du plateau qui s'étendait devant les citadelles, le passage régulier des chariots, à la croisée des trois routes, est attesté par la présence de profondes ornières.

Comme l'entrée des deux citadelles (I A et I B) ne coïncidait pas, les routes qui en assuraient l'accès étaient elles aussi de tracés différents. La troisième route conduisait aux édifices du plateau constituant l'ensemble résidentiel public et privé.

Par conséquent, les trois routes appartiennent à des périodes diverses. L'une est du IX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire destinée à desservir la citadelle n° I A. Une autre a dû être aménagée vers la fin de ce siècle et le commencement du X<sup>e</sup> siècle pour le service de la citadelle n° I B. Enfin, la troisième remonte à la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, continuant à fonctionner tant que les édifices du plateau n'ont pas été abandonnés (fig. 1).

★

Les données disponibles jusqu'à présent permettent d'induire que l'ensemble des citadelles de Slon devait son existence à quelque chef politique désireux d'assurer la sécurité de l'une des voies les plus importantes reliant la Valachie à la Transylvanie, autrement dit de la route qui conduisait du Danube à l'intérieur de l'arc carpatique. Il est hors de doute que la présence de ces citadelles atteste de manière indirecte le dense peuplement roumain ancien du massif Tătaru. En effet, la citadelle I A présente un plan typique pour les zones habitées par les communautés terriennes de la population roumaine de haute époque féodale. Comme les vestiges archéologiques le montrent, cette population a fourni la main-d'œuvre nécessaire pour la construction de la citadelle, c'est-à-dire celle qui procéda au défrichage du terrain (par la mise au feu de sa végétation et le nivellement), à la construction et l'exploitation des briqueteries ; ce fut elle également qui donna les ouvriers travaillant sous la direction des maîtres maçons byzantins à l'édification des murs. Le travail à la construction de la citadelle représentait sans doute l'une des corvées auxquelles étaient tenus les membres de la communauté terrienne de cette région. Cette situation, qui implique de toute évidence un début d'exploitation, n'en a pas moins son côté positif. En effet, les métiers comme celui de la taille de la pierre, la confection des briques, tuiles et conduites d'eau, etc. ont cessé d'être pratiqués (du moins selon les données archéologiques disponibles à l'heure actuelle) une fois disparu le contrôle romain de cette région au commencement du II<sup>e</sup> siècle, alors que dans les régions voisines il s'était prolongé jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Or, grâce aux maîtres artisans byzantins appelés sur les lieux à cette intention, ces métiers ressuscitèrent au sein de la population locale roumaine. Celle-ci fit montre de sa grande réceptivité s'appropriant ces techniques (notamment la taille de la pierre), qu'elle perpétua, dans des formes plus modestes, même pendant la période qui succéda à l'existence de nos citadelles.

Il semble que les citadelles de Slon aient eu une double fonction. D'une part, elles étaient appelées à protéger une route marchande importante qui traversait les Carpates, alors que d'autre part elles constituaient le noyau d'une formation féodale initiale, dont le chef militaire était en même temps un seigneur féodal. L'habitat ultérieur à la citadelle de la colline « La Ciugă » (illustré par les édifices à la maçonnerie liée avec de la terre, du plateau) appartenait sans doute à quelque seigneur local. Pour être plus précis, ce devait être le domaine de quelque knèze ou voïvode, maître, dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle du bassin constitué par le Telejnel et ses affluents. Le centre politique et administratif du knézat ou voïvodat respectif se trouvait sur la butte « La Ciugă », d'où il dominait les villages dépendants, épars dans les environs habitables. Mais s'agissant fort probablement de ces villages des montagnes aux habitations dispersées et construites entièrement en bois, leur repérage est fort difficile, sinon impossible. En effet, cette sorte d'habitations, édifiées à la surface du sol d'un matériel périssable vu le climat du pays, étaient situées, en outre, dans une région où les boisements et déboisements périodiques ont pu effacer toute trace de leur existence. Quelqu'en soit le résultat des recherches qui seront entreprises à ce sujet, la présence des édifices en maçonnerie attestés sur la colline « La Ciugă » implique l'existence dans les environs d'agglomérations humaines avec des maisons plus modestes.

Cette formation féodale de Slon, knézat ou voïvodat, que les fouilles archéologiques même à elles seules mettent de plus en plus nettement en lumière, s'est épanouie à partir de certaines traditions antérieures. Les sources écrites et archéologiques nous ont permis de préciser avec une dose assez forte de certitude l'étendue de quelques formations politiques développées en Valachie au VI<sup>e</sup> siècle. Deux formations de ce genre ont été délimitées de la sorte, l'une située au centre et dans le sud de la Valachie, l'autre dans la zone subcarpatique de la même région<sup>20</sup>. Mais, il résulte des données archéologiques que cette sorte de formations politiques ont pu s'épanouir à travers tout le territoire roumain, dans les autres zones de la Valachie et en Olténie, en Moldavie, comme en Transylvanie, surtout dans son angle sud-est ou au Banat, notamment dans son sud-est et son nord-est.

La région subcarpatique valaque connaissait cette catégorie de formations politiques montagnardes sous le nom de « țări »<sup>21</sup> ou « Cimpulunguri »<sup>22</sup> (appellatifs roumains susceptibles de se traduire en français par « pays » et « Longchamps »). C'étaient en réalité des unions politiques de plusieurs communautés villageoises, paysannes, vivant dans une même unité géographique. À leur tête, il y avait un chef, s'intitulant selon son importance et selon l'époque « jude », « cneaz » ou « voievod », qui réunissait des attributions militaires et juridiques. Un tel « pays » ou « Longchamp » a dû exister jadis sur le cours supérieur du Telejnel et de ses affluents. La société humaine vivant dans son cadre s'est développée sur des bases locales, à partir de la communauté paysanne dace, dans laquelle s'étaient intégrés au cours des II<sup>e</sup>–IV<sup>e</sup> siècles des éléments romains ou romanisés, originaires de l'ex-province de Dacie et de Mésie. À la différence des régions basses, de la plaine, l'influence slave ne se fera sentir par là que plus tard, seulement depuis le IX<sup>e</sup> siècle, attestée surtout par les toponymes (Slon, Drajna, etc.).

Cependant, le processus d'évolution poursuivi par la société humaine de la vallée du Telejnel aux IX<sup>e</sup>–X<sup>e</sup> siècles devait s'enrichir d'un certain nombre d'éléments inédits du fait de l'arrivée sur les lieux d'un nombre important de maîtres ouvriers et artisans byzantins, appeler à travailler aux citadelles. Comme nous l'avons vu, ces nouveaux venus ont ressuscité toute une série de métiers tombés en désuétude après la disparition du contrôle romain sur la Valachie. Grâce à leur activité, une influence positive s'est exercée sur la société locale, assez fortement pour assurer la pratique de ces métiers même après le départ des spécialistes byzantins. Ceci devait accélérer la féodalisation dans cette partie du pays.

À l'abandon de la citadelle de pierre de Slon pendant la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle devait succéder la fondation d'un knézat roumain ancien, avec le siège sur la même colline « La Ciugă ». Si l'on juge d'après les pointes de flèches à trois arêtes trouvées sur le plateau, le knézat en question a dû subir les sévices des Petchénègues venus de la Plaine roumaine, d'où rayonnaient leurs attaques contre les régions du voisinage. Pour finir, il tombera même sous leurs coups au courant du XI<sup>e</sup> siècle, dont témoignent amplement les incendies répétés des édifices du plateau. Néanmoins, la vie ne s'arrêtera pas à Slon. Tant bien que mal, les habitants de la région continueront à y vivre et le danger une fois écarté on verra l'éclosion d'une autre formation politique locale. Nous datons cette nouvelle formation (ayant pour centre l'édifice n° 5) de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle ; quant à sa fin, elle est due fort probablement aux Cumans.

Certaines sources<sup>23</sup> nous incitent à soupçonner une troisième résurrection de cette formation politique. Celle-ci aura été détruite en 1241 par les Tatares, comme l'indiquerait la toponymie de

<sup>20</sup> Maria Comșa, *Slavia Antiqua*, 21, Varsovie, 1974, p. 61–81 ; idem, *Socio-economic organisation of the Daco-Romanic and Slav populations on the Lower Danube during the autochthonous population and the migratoral populations on the territory of Romania*, BHR, 16, Bucarest, 1975, p. 810.

<sup>21</sup> De nos jours encore se sont conservés les appellatifs « Țara Loviștei », « Țara Chiojdurilor », « Țara Vrancei ». Pour ce qui est de ce premier « pays », cf. l'étude de Ion Conea, BSRG, 1934/1935, p. 41–50. En ce qui concerne le « pays des Chiojd », N. Iorga s'en est occupé, cf. ci-après, la note 22, alors que C. C. Giurescu attire l'attention sur l'existence de quelques knézats roumains anciens dans les massifs de Buzău et de Vrancea, lors des débats suscités par la communication de Thomas Nägler, *Cercetări arheologice în Țara Făgărașului*. Cette communication, tenue dans le cadre de la section des Sciences historiques de l'Académie Roumaine, provoqua l'intervention du savant, partant de l'étude de quelques documents médiévaux se rapportant au droit de l'usage du sel. C. C. Giurescu présume également de l'existence d'un knézat roumain ancien à Bucarest, se fondant toujours sur l'étude de certains droits attestés par les documents d'époque médiévale. Enfin, quand il s'agit de la région de Vrancea, il

convient de consulter aussi Henri H. Stahl, *Contribuții la studiul satelor devălmașe românești*, I, București, 1958, p. 143–177, 189–195.

<sup>22</sup> N. Iorga, *Codrul Cosminului*, Buletinul Institutului de Istorie și Limbă, années II et III (1925–1926), Cernăuți, 1927, p. 99, cité par Ion Conea, *op. cit.*, p. 47, note 3 ; Ștefan Ștefănescu, Drobeta, Drobeta-Turnu Severin, 1974, p. 71–76.

<sup>23</sup> Au pied du versant méridional de la butte « La Ciugă », des tranchées creusées à des fins domestiques sous l'une des maisons actuelles ont dégagé des pans de murs ayant appartenu à des bâtiments d'époque médiévale. Bien que nous les ayons examinés nous-même (ceci se passait pendant l'été de 1961), leur très mauvais état de conservation et l'absence de leçons céramiques ou de tout autre élément de datation rendent impossible tout essai d'une attribution chronologique tant soit peu précise. Il ne serait pas exclu que ces murs aient appartenu à quelques édifices des XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles. Si tel était le cas, ce serait l'indice de la présence d'un knézat roumain de haute époque féodale, qui aura pris la suite à celui de la colline « La Ciugă », après la grande invasion tatar de 1241, dont les ravages s'étaient faits sentir par là aussi.

la région, fortement marquée par leur souvenir. En effet, de nos jours encore le massif de l'endroit s'appelle « Tătaru », avec les monts « Tătarul Mare » (le Grand Tatare), et « Tătăruțul » (diminutif de Tatare). Sans se décourager pour autant, la population de l'endroit allait reconstituer son centre politique, en le transférant cette fois-ci dans la vallée, dans le territoire du village actuel. D'autres formations politiques similaires, exposées aux mêmes dangers, sont, elles aussi, tombées temporairement. Mais celles situées plus à l'abri, dans le nord-ouest de la Valachie et en Olténie devaient résister aux chocs réitérés de ces attaques, constituant le noyau actif des futurs États féodaux roumains.

La portée toute particulière des recherches entreprises à Slon réside dans le fait que ce knézat a été découvert *exclusivement* grâce à l'archéologie, car aucune mention écrite le concernant ne s'en est conservée. Grâce à l'archéologie, nous sommes en droit d'affirmer que dans les dépressions intramontanes des cours du Telejnel et de la Drăjnuța nous avons affaire à l'une des plus anciennes formations politiques roumaines. C'est une conclusion de longue conséquence, car les vestiges de culture matérielle attestant l'existence de ce knézat de Slon posent le problème de la présence aux X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles d'autres knézats similaires dans toute la zone carpatique et subcarpatique de la Valachie et de l'Olténie. Leur présence est à envisager, même si les circonstances et des calamités de toutes sortes contribuèrent à retarder leur mise au jour.